

Compte rendu

Ouvrage recensé :

L'intolérance, par Lise Noël, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1989, 308 pages.

par Jean-Louis Gendron

Service social, vol. 40, n° 3, 1991, p. 159-162.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/706550ar>

DOI: 10.7202/706550ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

RECENSIONS

L'intolérance, par Lise NOËL, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1989, 308 pages.

L'ouvrage commence par cette simple phrase : « Les mouvements d'émancipation ne sont pas morts » (p. 9). Évidente vérité, dira-t-on. Et pourtant... En reprenant la vieille opposition du dominant et du dominé, on aurait pu s'inquiéter et craindre que Lise Noël ne nous convie à un retour de plusieurs années en arrière. Mais il n'en est rien. Prise sous l'angle de l'aliénation, de l'intolérance et de l'oppression, la vieille dichotomie dominant-dominé est totalement méconnaissable, rajeunie et traitée de façon si originale et nouvelle que cette nouveauté, à elle seule, justifierait l'existence de l'ouvrage et l'engouement immédiat qu'en provoque la lecture.

Mais ce volume offre précisément beaucoup plus que la nouveauté : il force à l'approfondissement, à la prise de conscience et à la découverte du « fait social » (au sens du Durkheim). Le fait social dont parle Lise Noël a une existence évidente, mais ses contours, largement camouflés, sont indéfinissables. Il s'agit de l'intolérance, celle-ci étant présentée ici à la fois comme le noyau dur d'un phénomène social et comme la nébuleuse qui l'entoure et le camoufle. C'est ce sfumato que l'introduction de l'ouvrage commence à dissiper, avant que ne se lève l'analyse proprement dite. Cette dernière s'articulera autour de deux thèmes, le dominant et le dominé, ces thèmes constituant respectivement la première et la deuxième partie de l'ouvrage.

À travers chacune de ces deux parties, laissons le livre parler de lui-même. D'abord, le dominant :

L'opresseur n'a pas d'existence apparente. Non seulement il ne s'identifie pas lui-même en tant que tel, mais il n'est même pas désigné comme ayant une réalité propre. La densité immédiate de sa présence est telle qu'il devient invisible dans la totale coïncidence que réalise son univers avec l'Univers. Rarement vu, rarement nommé, il est pourtant le seul à exister à part entière; détenteur de la parole, il est aussi le programmeur suprême qui confère les divers degrés d'existence à celles et à ceux qui sont différents de lui. (p. 17)

C'est à la démonstration de cela que s'attaque le premier chapitre, intitulé « Une parole universelle ». Passant en revue ce qu'elle appelle les vérités de l'histoire, les lois de la nature, la volonté de Dieu, les impératifs du savoir, les critères de l'Art et la force du langage, l'auteure tente de montrer comment tous ces éléments forment la trame d'un véritable processus d'oppression.

Les victimes de cette oppression chez lesquelles Lise Noël puise ses exemples pour appuyer sa démonstration sont les femmes, les homosexuels, les

minorités ethniques et les marginaux en général. Chez tous ces groupes, aussi subreptices qu'étanches, le critère et la norme qui servent à les définir sont présentés comme le fait d'autres acteurs, plus puissants et exerçant sur eux leur oppression.

Cet oppresseur, nous dit l'ouvrage, n'a pas véritablement de visage. Il est, le beau, le bien et le vrai. Il est le type idéal. « Sa spécificité paraît coïncider avec les axes de l'universel » (p. 18). Dès lors, le discours oppresseur, se camouflant derrière l'universalité, prétendra relever de la nature des choses, du sens commun et, bien évidemment, de l'objectivité et de la neutralité. C'est d'ailleurs autour de ces deux éléments, l'objectivité et la neutralité, que le second chapitre de l'ouvrage prendra forme en s'intitulant : le langage de l'objectivité.

Dans ce chapitre, l'auteure essaie de montrer que les critères de l'objectivité sont fixés par l'opprimeur et que l'opprimé doit s'y soumettre. Lise Noël utilise beaucoup, à ce moment de sa réflexion, le cas des femmes et des homosexuels pour étayer sa démonstration.

L'acteur principal qui prend place ici, à l'avant-scène de la domination, c'est l'expert. Selon le sens général que la société occidentale attribue habituellement à ce mot, l'expert est cette personne aux connaissances techniques approfondies, qui agence et interprète la science de son temps, en fondant son autorité sur les acquis intellectuels qu'elle contrôle.

À l'arrière-scène, cependant, se distingue l'ombre de son contraire, le profane par excellence, celui qui revendique, qui est « contre », qui conteste et qui, bien sûr, risque de paraître à la fois juge et partie en défendant sa propre cause... Il est porteur du problème, du péché, du délit et de l'anomalie. Il est l'opprimé, ainsi défini dans son extériorité par des experts qui se prononcent, eux, au nom de l'objectivité et de l'ordre établi.

Les champs de la santé physique et surtout psychologique où Lise Noël puise plusieurs de ses illustrations pullulent d'exemples où les experts réclament le droit de se prononcer à la place des personnes directement concernées, délimitant ainsi la place que ces personnes doivent occuper socialement et s'appropriant, par cela, la crédibilité nécessaire au maintien de leur propre statut.

N'est vraiment digne d'être cru [en effet] que ce qui est formulé avec détachement. (...) Le discours porteur de revendications est toujours jugé trop « engagé » par rapport aux considérations « objectives » du dominant à qui profite de la situation qui les fait naître. (...) Outre le ton pondéré, le discours doit obéir, pour être crédible auprès du dominant, à la logique de la mesure. (...) car, dans la dialectique des rapports de domination, il n'importe pas tant de se faire le défenseur d'une juste cause que de passer pour celui du juste milieu. (p. 83-87)

Comme nous en instruisait autrefois l'apologétique, le témoin crédible est celui qui connaît la question et demeure neutre face à elle ! Difficile alors d'être à la fois crédible et victime.

Vient après cela la deuxième partie du livre, celle qui poussera le dominé à l'avant-scène. Encore ici, le sujet sera traité en deux chapitres : l'aliénation et l'émancipation. L'aliénation est présentée comme étant chez l'opprimé le pendant de ce qu'est la bonne conscience chez l'opprimeur. L'un et l'autre, en effet, seraient conditionnés aux rapports d'inégalité qu'ils entretiennent au plus profond d'eux-mêmes. Cette inégalité serait alors perçue comme étant, ou bien dans l'ordre des choses, ou bien voulue par des forces supérieures.

L'aliénation rend l'être étranger à lui-même, comme si l'individu aliéné cessait de s'appartenir. Par comparaison à la dialectique vainqueur-vaincu, où ce dernier nie à la force qui le domine le droit qu'elle prétend exercer sur lui, l'individu aliéné accepte intérieurement le bien-fondé de la soumission exigée de lui.

Développant ce thème, Lise Noël montre comment, sous différents angles, l'être humain « accepte » l'aliénation. Le corps défini comme objet (par exemple celui d'un handicapé physique) finit par être la propriété des mécanismes sociaux qui s'occupent de lui; l'opprimé, défini comme un être abstrait (par exemple, l'assisté social dont la société prétend avoir cerné l'identité), finit par accepter que soit fixée par cette société la valeur sociale relative qui sera la sienne; une certaine pédagogie de la culpabilité (axée principalement sur l'explication de la souffrance) conduit souvent à ce spectaculaire renversement des rôles, où le dominant est perçu comme celui qui se sacrifie pour assurer la survie de l'opprimé. Et finalement, comment ne pas souligner ce harcèlement thérapeutique auquel doivent se soumettre les personnes qui affichent la moindre différence physique, émotionnelle ou mentale ?

Si telle est l'aliénation, elle ne constitue pas cependant le dernier mot de l'auteure. Lise Noël lui oppose en effet l'émancipation et fait de ce thème le dernier chapitre de son ouvrage, celui qui ouvre la porte de l'espoir et du changement possible.

S'évader des lieux d'enfermement et occuper le champ de l'universel; imposer les caractéristiques de sa propre spécificité; se réinsérer dans l'ensemble de la société; créer de nouveaux espaces de liberté; s'employer à prendre la parole; réinventer le discours; élaborer de nouvelles synthèses du savoir : tels sont les chemins de l'émancipation. Mais surtout, ne pas tenter d'interchanger les rôles d'opprimé et d'opresseur. Plutôt, changer fondamentalement la manière d'appréhender les façons de définir l'identité, être plus critique devant les supposées « lois naturelles », créer l'histoire de ceux et celles qui n'en ont pas et, ultimement, replacer le dominant là où il doit être.

Pour réintégrer le champ de l'universel, le dominé ne doit donc pas seulement retrouver le chemin de son identité et le sens de ses propres capacités, il lui faut, dans le même mouvement, remettre le dominant à sa place, qui est celle d'une spécificité parmi d'autres dans le vaste réseau de la diversité humaine. (p. 186)

Et pourtant, de conclure l'auteure, dans ce vaste réseau où la souffrance humaine elle-même ne pourra jamais être totalement bannie, « la lutte pour la tolérance n'est jamais vraiment terminée » (p. 269).

Voici donc un livre qui instruit et qui interroge. Ce n'est pas sans raison que l'introduction nous rappelle *L'homme dominé* d'Albert Memmi. Le livre de Lise Noël, en effet, est de ces grands ouvrages traitant de l'injustice humaine et qui ont si fortement imprégné et inquiété la génération de ceux et celles qui les ont reçus.

Toutefois, comme le dira l'auteure elle-même, « un fait n'est jamais neutre. Il est le fait de quelqu'un » (p. 187). Cela vaut aussi pour les livres. Celui-ci est plein de qualités : bien documenté, bien écrit, intelligemment structuré, témoin d'une indiscutable érudition... Le lecteur, cependant, sera parfois agacé par la redondance de certains exemples, une place trop grande accordée à l'aspect psychosocial des problèmes et, parfois, un parti pris de l'auteure qui faisait dire un peu malicieusement à une vieille dame, autrefois travailleuse sociale : « Lise Noël ne deviendrait-elle pas elle-même intolérante ? »

Ainsi, par exemple, l'image stéréotypée que le livre nous renvoie de tous les « psy » en général (psychologues, psychiatres, psychanalystes) finit par tant et si

bien en ternir l'image que nous serions tenté de reconnaître à ce commentaire de la dame un certain à-propos !

Par ailleurs, le féminisme et l'homosexualité paraissent surexploités dans l'appui à l'argumentation. Un choix abusif d'exemples tirés de là amène l'auteure à une interprétation de l'intolérance qui soit plus souvent psychosociale que sociopolitique. Les rapports sociaux globaux, la culture politique, les conditions macro-économiques ne sont pas toujours évoqués avec suffisamment de profondeur pour situer les bases sociales de l'intolérance.

Malgré ces inquiétudes, et quelques autres, il faut cependant s'incliner devant la qualité générale de ce livre et, surtout, devant le courage qu'a eu Lise Noël de s'attaquer à un tel sujet. Le prix du Gouverneur général, qu'elle a reçu en 1989, était bien mérité !

*Jean-Louis Gendron
École de service social
Université Laval*

Histoire de la violence, par Jean-Claude CHESNAIS, Paris, Robert Laffont, 1981, 436 pages*.

« Plus la violence recule, plus ce qui en reste devient insupportable. »

Nous sommes subjugués par la violence. Elle se présente comme un véritable fléau montant qui atteint toutes les couches de la population, s'incruste dans notre quotidien et s'abat en particulier sur les femmes et les enfants. Telle est la rumeur publique ! Mais s'il faut croire ce qu'en dit Jean-Claude Chesnais, elle tiendrait largement du mythe : selon tous les indicateurs connus de la violence, tant privée que collective, celle-ci serait en nette régression et ce, depuis le début du 19^e siècle.

Le livre est une véritable fresque historique de la violence, documentée aux quatre coins du monde. Il passe en revue tous les aspects de la violence physique dans une trame évolutive qui nous conduit jusqu'à aujourd'hui.

Un kaléidoscope statistique de la violence

L'auteur emprunte la voie historique en couvrant une période de 150 ans (1825-1975) pour mieux apprécier l'évolution de la violence. Celle-ci est examinée à partir de sources statistiques nombreuses et variées ainsi que de documents d'époque. L'Europe est passée au crible, de même que les États-Unis et, parfois, le Canada.

Cette véritable odyssee statistique et documentaire conduit l'auteur à affirmer que la violence a reculé sur tous les fronts. Selon un indicateur global regroupant des composantes tenant de la violence mortelle (homicides), corporelle (coups et blessures) et sexuelle (viols, attentats à la pudeur), la violence serait de deux à cinq fois moins importante qu'au début du 19^e siècle selon les pays étudiés. Et cette évolution se serait accomplie en trois stades : le stade agraire traditionnel (le plus violent), l'époque de l'industrialisation et, enfin, la société tertiaire d'aujourd'hui (le moins violent). Au fur et à mesure que l'on avance dans le temps, la violence régresserait.

Les exemples sont légion dans le livre : ainsi, « d'après la statistique sanitaire, l'homicidité a partout régressé depuis la fin du 19^e siècle, plus ou moins